

LE DRESSAGE DES PYGARGUES A LA FAUCONNERIE

par

M. P. HELDER

LORSQU'ON parle de guerre dans l'air, la pensée humaine se reporte instinctivement aux avions, aux dirigeables, aux canons anti-aériens et aux mille autres inventions que l'homme a imaginées dans son ambition d'hégémonie sur ses propres frères et dont les résultats sont la destruction de vies humaines et de villes entières, avec toute la démoralisation et la détresse qui s'ensuit.

Il y a dans la nature une autre guerre aérienne, moins terrible pour les hommes, mais aussi terrible pour les animaux, une guerre qui se combat sans bombes, sans avions et sans canons, mais qui continue depuis des siècles, sans trêve, et dont le mot « fin » ne sera jamais écrit ; c'est la lutte que les guerriers emplumés de l'air mènent pour leur existence, en suivant leur instinct de proie, et qui se répète chaque jour selon les lois inexorables du droit du plus fort et du sacrifice du plus faible.

Lorsque — par une journée chaude et ensoleillée — nous contemplons la calme beauté de la nature et nous nous réjouissons au souffle de bonheur et de paix dont semble remplie l'atmosphère qui nous entoure, nous ne nous doutons pas que ce ciel bleu et paisible est aussi le champ de ba-

taille de bien des êtres, le lieu d'hécatombe de bien des victimes, oiseaux, animaux ou insectes, contre lesquels des guerriers bien plus dangereux que les hommes sont en perpétuelle vedette, des guerriers si puissants, si acharnés et si habiles que la défense est presque impossible et inutile. Aigles, faucons, hérons et autres sanguinaires ou rapaces emplumés infestent l'air comme les brigands d'autrefois infestaient les routes du monde non civilisé. Ils tombent sur les petits agneaux, sur les lièvres, sur les lapins et sur les oiseaux plus petits qu'eux comme une bombe d'avion tombe sur son objectif, à l'improviste et dans l'espace d'une seconde, en emportant leurs victimes entre des serres puissantes vers les hauteurs des bois et des rochers, vers leurs nids et leurs repaires où la proie ainsi obtenue devient l'objet d'un bon repas.

Il n'est pas difficile, dans certains pays où les aigles et les faucons abondent encore — comme dans le Nord de l'Ecosse par exemple — d'assister parfois, de quelque endroit caché et en toute sécurité, à une guerre aérienne entre animaux. Un aigle royal qui, comme une flèche, se précipite de 500 mètres au sol pour y attaquer un lièvre ou un lapin ou même un

écureuil est un spectacle poignant que l'on n'oublie plus ; un faucon qui chasse le long d'un marais des pigeons sauvages et qui en attrape un en plein vol pour le transporter mourant dans ses griffes, est un tragédie horrible qui nous laisse bien tristement impressionnés.

l'instinct combatif de ces guerriers de l'air et, depuis des siècles et des siècles, il a appris à s'en servir pour son propre avantage.

La fauconnerie — c'est-à-dire l'art de maîtriser les oiseaux rapaces en les rendant obéissants à la volonté humaine — est presque aussi vieille



Le Pygargue à tête blanche. — Oiseau emblème des États-Unis.
Bien que farouche, peut être utilisé à la fauconnerie.

Pourtant, c'est la nature elle-même qui, en remplissant les rangs de ceux qui tombent afin que les plus forts puissent survivre — perpétue cette guerre sans fin, pour laquelle il n'y a aucun Versailles et aucun Genève.

L'homme — qui, dans son instinct de conservation et de domination, a toujours exploité les forces des animaux en les maîtrisant à son service — s'est rendu compte de bonne heure de l'avantage qu'il pouvait retirer de

que l'homme. Elle existait déjà en Asie il y a quatre mille ans. Les Chinois, les Indous et les Perses la pratiquaient plusieurs siècles avant notre ère. Les Egyptiens s'y exercèrent mais les Grecs n'en avaient que quelques notions. Les Romains, puis les Gaulois et les Germains, complèrent de nombreux passionnés, de même que les Anglo-Saxons, car elle est très anciennement connue en Angleterre. A Londres, au ^{xiii}^e siècle,

une grande fauconnerie existait à l'endroit où se trouve aujourd'hui la gare de Charing Cross qui — à cette époque — était un village entre les cités de Londres et de Westminster. On vient même de retrouver au British Museum un vieux « code de la fauconnerie » qui révèle l'énorme popularité de cette chasse en Angleterre ; il contient, par exemple, tout un vocabulaire propre à ce sport et il indique aussi les droits que, suivant leur rang, les personnes des différentes classes avaient sur certains oiseaux : ainsi un Empereur pouvait chasser avec un aigle, un Prince avec un faucon, un Comte avec un pèlerin, une dame avec un émerillon et ainsi de suite.

En France, à la Cour, la fauconnerie était en grand honneur. Ce fut sous Charlemagne que s'institua

le premier équipage de fauconnerie royal. Puis, au Moyen Age, la chasse au faucon fut réglementée et la noblesse a parmi ses privilèges l'apanage de la chasse au faucon. Charles VI crée le titre de Grand Fauconnier du Roy. Sous Louis XIII la fauconnerie atteint son apogée et c'est le ministre Albert de Luynes qui devient le Grand Fauconnier. Après Louis XIII, la fauconnerie subit un déclin et l'équipage royal fut détruit par la révolution.

A travers les siècles la fauconnerie — menacée par d'autres sports et plus tard par la chasse au fusil — devint de moins en moins populaire, mais en Angleterre un mouvement s'est dessiné dans ces dernières années pour la rétablir et l'élever aux splendeurs du passé. Parmi bien d'autres, un naturaliste courageux et passionné,



En faisant usage du capuchon, le Capitaine Knight parvient à dresser l'Aigle à tête blanche et à l'habituer aux caresses et à la voix.

le capitaine W. R. Knight, s'est consacré, depuis plus de dix ans, à entraîner à la fauconnerie toutes sortes d'oiseaux de proie. En dehors des faucons et des vautours, de nombreux rapaces ont pu être dressés à la chasse : aigles dorés, aigles Bonelli, gerfauts, éperviers, crécerelles, voire même hyerax et pies-grièches.

Dernièrement, à l'occasion d'un de ses voyages en Amérique, le capitaine Knight a rapporté de magnifiques spécimens d'aigles américains qu'il a pu — pour la première fois au monde — dresser à la fauconnerie, réalisant ainsi un véritable triomphe de la volonté humaine sur la force animale.

L'aigle américain ou Pygargue à tête blanche (*Haliaeetus leucocephalus* L.) — qui se différencie de l'aigle royal par sa tête complètement blanche et les tarses incomplètement emplumés — est aussi féroce que son cousin d'Europe. Très réfractaire à toute sorte de dressage, muni de griffes d'une force extraordinaire et d'un bec robuste et pointu dont la blessure est toujours profonde et dangereuse, cet animal est extrêmement difficile à manier et à dresser.

« Pour vaincre son instinct à se servir du bec pour sa défense et son



Le premier travail de dressage à la fauconnerie est réalisé en liant les pattes de l'animal avec une attache courte et résistante.

attaque, me dit le capitaine Knight, il a fallu convaincre l'animal de sa faiblesse. En introduisant mon doigt dans sa gorge, chaque fois qu'il ouvrait son bec pour essayer de m'attaquer, et en menaçant ainsi de l'étouffer, j'ai pu lui apprendre que l'homme est plus fort que lui. Ce procédé est pour l'aigle une humiliation qui lui est désagréable, qu'il déteste et qui, petit à petit, avec beaucoup de patience, le rend de moins en moins enclin à l'attaque.

« J'ai parlé de patience et je dois dire que cette vertu est sabolument

essentielle pour celui qui veut apprivoiser un oiseau rapace. Patience et sang-froid transforment ces ennemis héréditaires en amis, alors que menaces et contraintes ne font que les rendre plus belliqueux et plus dangereux. Lorsque le pygargue a été habitué à une certaine discipline, à un usage discret de son bec, il faut augmenter sa familiarité avec l'homme, ce qui est d'autant plus difficile que ces animaux sont réfractaires par nature à toute caresse et même à tout rapprochement. Pour cela, un usage fréquent, mais discret, de la cagoule devient indispensable. Il est surprenant de constater l'effet que la cagoule exerce même sur un aigle complètement sauvage. En lui enlevant la vue ce roi des airs devient d'une docilité surprenante ; on peut le caresser comme on veut, le transporter où l'on veut et le laisser où l'on veut sans crainte de lui voir prendre le vol.

« Pendant que la tête de l'animal est renfermée dans la cagoule il faut commencer à l'habituer non seulement à la proximité de son maître, mais aussi à sa voix et au sifflet conventionnel qui servira plus tard de signe de rappel. Ici encore, c'est la patience qui gagne la partie et qui, petit à petit, transforme l'instinct sauvage du guerrier en une soumission plus ou moins complète. Le pygargue n'est point trompeur par nature. Lorsque, — dans son état sauvage — il n'arrive qu'à blesser l'animal qu'il a guetté en course ou en vol, il ne s'arrête presque jamais pour l'achever et préfère sauter tout de suite sur un autre en plein essor. C'est un sportif qui aime le « fair play » ; ainsi, lorsqu'il sent la force supérieure de son maître, il finit par se soumettre et rarement il pense à se révolter. Une fois qu'il a pris habitude à la voix de son maître, il faut l'habi-

tuer à la foule, aux bruits, aux voix différentes afin que son instinct sauvage ne se réveille au contact d'un entourage différent et plus mouvementé. La première fois qu'un de mes pygargues entendit le ronflement d'un moteur d'automobile et le cri perçant d'un klaxon, il en fut si épouvanté que tout son corps se dressa, ses ailes se déployèrent comme pour se lancer à une attaque, son bec s'ouvrit, et ses yeux flamboyèrent comme deux phares ; mais en arrêtant le moteur et en approchant l'animal pour le convaincre qu'il n'y avait aucun danger pour lui, il se calma rapidement. Il s'habitua même si vite aux bruits d'une rue moderne, que j'ai pu traverser Londres avec deux aigles américains en plein jour et en plein trafic, dans une auto ouverte, sans le moindre incident. »

Il fallut plus de six mois à l'entrepreneur naturaliste pour amener ses aigles de l'état sauvage à une relative docilité ; et ce fut après ce long stage que commença le patient et pénible travail qui devait leur apprendre la fauconnerie et en faire des instruments précieux et intéressants de chasse.

« Lorsque le pygargue a perdu sa timidité instinctive et s'est habitué à connaître parfaitement la voix de son maître, ses mouvements et ses premiers ordres, le dresseur doit l'habituer à s'envoler de sur son bras et à lui revenir après avoir parcouru une certaine distance. Cela s'obtient en attachant une ficelle solide aux « jesses » ou petites courroies en cuir qui lient les pattes de l'oiseau, en récompensant l'aigle avec quelques bouts de viande crue aussitôt qu'il retourne sur le bras de l'homme. Ici encore c'est la patience qui doit avoir le triomphe sur l'instinct. L'aigle tendrait à s'échapper, mais la ficelle le

rappelle ; plus tard, la ficelle disparaît, mais l'attrait du petit bout de viande ramène l'aigle très régulièrement à son dresseur. Plus tard encore, les petits vols deviendront plus longs ; ils auront surtout des buts déterminés en apprenant à l'animal à rap-

plètement dressé ; ce qu'on nomme « l'affaitage » est terminé, et on peut lui permettre de prendre librement le vol tout en le rappelant au son du sifflet s'il s'éloigne trop ou si l'on craint que la poursuite d'un gibier puisse l'amener trop loin.



Le bec et les serres de l'Aigle américain sont formidables : l'animal a tendance à s'en servir pour l'attaque ou pour la défense.

porter soit de petits oiseaux précédemment disposés sur place, soit même des lapins et des écureuils. C'est alors que l'instinct de l'oiseau de proie se réveillera, mais l'animal est devenu, à ce moment, un ami de l'homme et son plus grand plaisir est celui de lui apporter le gibier pour en recevoir les friandises qui l'attendent.

« A ce moment l'animal est com-

« C'est en tout cas le fauconnier — conclut le capitaine Knight — qui guide l'aigle comme le chasseur guide son chien ; très rarement un aigle dressé à la fauconnerie pourrait changer de maître ; sa voix, ses mouvements, ses habitudes lui sont connus, et deviennent un lien personnel entre l'homme et l'animal. Si le dressage est bien fait, un pygargue peut devenir le plus grand et le plus noble des

amis de l'homme, un ami dont l'homme peut se servir comme de tout animal domestique, intelligent, actif et loyal, un ami qui mettra sans difficultés ses services à la disposition de son maître et qui lui offrira un

sport digne d'empereurs et de rois tout en lui permettant de réaliser une des plus grandes satisfactions humaines, celle de plier à sa volonté le plus combatif et le plus dangereux des guerriers de l'air.»

